

Chapitre I

1986

Comment lui expliquer ? Comment leur expliquer ? Comment leur démontrer que le fossé qui sépare celle que je suis vraiment de celle qu'ils voient tous en moi existe bel et bien et qu'il occupe toute ma vie ? Cette barrière qui me sépare de tout ce qui m'entoure est de plus en plus haute, elle en devient infranchissable. Plusieurs brèches ont déjà tenté de l'entamer, sans succès. Je voudrais tant parvenir à la détruire, à l'effacer de ma vie qui n'est plus axée que sur des mots-symboles tels que « *différence* », « *incompréhension totale* », « *absence d'amour* », d'amour véritablement constructif et reposant sur des bases solides.

Le point sur lequel je m'en veux le plus, c'est que je me suis moi-même enfermée derrière cette maudite muraille. Connaissant toutes mes faiblesses et mes avantages, je l'ai bâtie de manière à ce que personne ni quoi que ce soit ne parvienne jamais à la franchir et à découvrir qui j'étais réellement.

« *Marine, tu passes à table ?* »

Et voici encore quelqu'un, ma mère en l'occurrence, qui ne me

comprenait pas comme je désirais l'être. Pour moi, ces heures de solitude passées à méditer dans ma chambre sont sacrées, et je ne déteste rien tant que d'être dérangée durant ces quelques instants de sérénité que je trouve dans cette pièce mansardée, tapissée de rose et habillée de tout ce que je voudrais être. D'un ton dur et cassant je répondis à Maman que ce n'étaient pas des heures pour manger. Mais puisqu'il fallait que j'y aille, j'ajoutai de la manière la plus douce qui soit que je descendais tout de suite. À regret je quittai mon refuge et me rhabillais du masque que je portais chaque fois que je n'étais plus seule avec mes sentiments et avec moi-même. Ce masque était à l'effigie de l'opinion d'autrui sur la « *Grande Marine* ».

Le repas se passa comme à l'ordinaire, c'est à dire que je modelais mon attitude selon l'image que je m'étais créée. Chacune de mes réponses correspondait exactement à l'apparence que je donnais. Pour les autres j'étais une jeune adolescente de dix-sept ans en bute à une crise d'adolescence assez tardive. Toutes mes sautes d'humeur étaient immédiatement mises sur le compte de mon âge et de la période instable dans laquelle je semblais me trouver. Pour moi, elles ne servaient qu'à conforter mes parents dans l'idée qu'ils se faisaient de moi. Tout cela n'était qu'une comédie macabre qui m'empêchait de me montrer au grand jour telle que je l'étais sous cette carapace

protectrice. Mais il était trop tard maintenant pour reculer. Je devais jouer le jeu jusqu'au bout, jusqu'au bout de mes forces. Je devais montrer à tout le monde que j'étais la « *Grande Marine* », indépendante et volontaire. Je ne devais pas accéder à l'aide de quiconque, sous peine d'être mise à jour, mise à nu. Au fond de moi cependant la « *Grande Marine* » n'était que Marinette, une Marinette qui avait tant besoin de se sentir protégée et comprise. C'est ainsi que mes brusques changements d'humeur prenaient en fait deux significations qui, à force d'être si différentes l'une de l'autre, finissaient par se confondre lamentablement dans ma tête. D'un côté elles symbolisaient ma volonté de paraître ce que je n'étais pas, et de l'autre elles formaient un appel désespéré lancé à la figure et aux oreilles de ceux qui me faisaient face. Pour qu'ils découvrent l'existence de Marinette et qu'ils l'acceptent telle qu'elle était et non pas sous la forme détournée de la Grande Marine. Je crois que je ne savais plus qui j'étais réellement, j'étais impuissante devant Marine la comédienne prenant si vite et si efficacement le pas sur sa « *Petite Sœur* » Marinette.

Le repas fini, je mis mon gilet blanc et sortis m'aérer quelque peu les idées sous le prétexte d'aller acheter le journal. La fraîcheur de cette soirée de juin me fit du bien et vida peu à peu mon esprit de son rôle de comédie dramatique. Je devais absolument arriver à me détendre

car demain m'attendait un des plus grands rôles que je n'aie jamais eu à jouer : être ce que j'étais vraiment. Car ce n'est que de cette manière que j'arriverais à dialoguer avec ma sincérité. Cela faisait depuis le mois de septembre que je m'étais promis de ne faire jouer **que** la sincérité le jour où arriverait l'épreuve tant attendue et redoutée à la fois : le Baccalauréat de Français. Je considérais la date fatidique du 18 juin comme mon ultime chance de briser la barrière qui me séparait de ceux que j'aimais. Car j'étais certaine que j'allais me vider les tripes ce jour-là, durant les quatre heures qui nous étaient allouées pour montrer notre science de la littérature française. Je savais d'avance que ce ne serait pas de littérature dont je parlerais, mais de moi-même au travers d'un thème que je me serais choisi sans l'aide de personne. En effet, cette année le ministère de l'Éducation Nationale avait annoncé qu'une des sections principales du Baccalauréat Général bénéficierait de la présentation d'un quatrième sujet, outre les trois d'ordinaire proposés. Ce quatrième sujet serait en fait un sujet totalement libre. L'intitulé ne sera qu'une ligne blanche, sans caractères ni points ni virgules qui nous empêcheraient de nous sortir de nous-mêmes. Alors j'avais en mon for intérieur décidé que ce sujet ne pouvait tomber que sur la section littéraire que je suivais. Si ce n'était pas le cas, alors c'en serait fini de moi, c'en serait fini de

Marinette, c'en serait fini de nous. Car cette dissertation, cela faisait dix mois que je m'y étais préparée. Je m'étais préparée à affronter cette feuille blanche qui d'elle-même aspirerait toute ma vie intérieure pour la monter au grand jour. Dans ma tête ne seraient habilités à comprendre que ceux qui connaissaient la Grande Marine et qui avaient quelque intuition quant à ses talents innés de comédienne.

Je rentrai sereine, mais sans le journal. Le fait de déambuler ainsi parmi la foule qui s'agglutinait dans les petites ruelles du Quartier Latin m'avait fait oublier jusqu'au plus petit mot du texte de Marine. J'étais arrivée, grâce à mes pensées, à me créer une certaine solitude parmi le millier de personnes que j'avais dû croiser. C'était une des premières fois que j'arrivais à me trouver seule avec moi-même dans un lieu autre que ma chambre. Cette victoire, si minime soit-elle, me permit de garder prisonnière auprès de moi cette sérénité, et ce même après avoir franchi la porte de notre humble demeure. J'avais envie de crier à mes parents et aux amis qu'ils recevaient ce jour-là :

« Regardez-moi, regardez-moi tous ! Regardez comme je suis méconnaissable. En effet ce n'est pas Marine qui arrive ainsi sur vous, mais la petite Marinette, la toute petite Marinette qui ne se cache plus derrière sa grande sœur et qui ose se montrer telle qu'elle est, pure et sincère. Patientez seulement jusqu'à demain, alors

*je vous dirai, elle vous dira, nous vous dirons **tout**. »*

Cette tirade intérieure m'avait littéralement épuisée. Je voulais tant le dire, tant le crier que j'avais l'impression que tout le monde m'avait entendue. Mais alors, tout le monde avait pu se moquer de moi à loisir ? Je fus tout à coup envahie par une honte qui déferla sur moi sans crier gare. Je brandis aussitôt Marine en bouclier. La réaction de Marinette s'annonça, inévitable : elle courut immédiatement se cacher derrière sa grande sœur. Et voilà, une fois de plus Marinette et moi avions échoué... Mais la défaite ne s'avéra en fait pas si amère : notre vraie chance nous attendait au détour d'une nuit que j'étais bien décidée à passer à dormir paisiblement, sans penser, sans réfléchir. Dans cette optique mon réveil m'apparut comme une seconde naissance, une renaissance